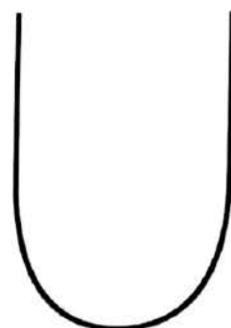




# Quand le carnivore se regarde en face

Est-il immoral de manger de la viande? Si la morale est le reflet des mœurs, de la coutume propre à chaque nation, la réponse est clairement non. Seuls 3 % des Français sont végétariens. Mais si la morale est la capacité à décider du bien et à réformer sa conduite, alors le débat mérite d'être ouvert.

Par Alexandre Lacroix



**U**ltraminoritaires, les véganes, qui ne consomment aucun aliment d'origine animale et ne portent ni laine ni cuir, incarnent aujourd'hui une forme de pureté – et leur surreprésentation dans les médias montrent que cette attitude travaille les consciences. Mais avant d'inspecter la blancheur de la tunique végane, voyons les problèmes éthiques que soulève l'alimentation carnée; ils sont au nombre de trois.

## NUIRE AUX ANIMAUX ?

**C**onsumer de la viande revient à cautionner et même à financer la souffrance des animaux dans les élevages intensifs et leur mise à mort dans les abattoirs. Ces dernières années ont été marquées par des scandales en cascade sur les conditions de production de la viande industrielle. Les poulets élevés en batterie subissent une opération de débécage. L'appareil qui tranche le bec des poussins endommage les voies nasales, crée des plaies purulentes souvent infectées. Ils grandissent dans des hangars violemment éclairés. Les porcs ont la queue tranchée; on leur meule les dents pour éviter les morsures; les mâles sont castrés. Ils sont soustraits à leur mère après trois ou quatre semaines, au lieu de trois ou quatre mois naturellement. Les bâtiments sont surpeuplés. 20 % des cochons ne résistent pas à ces conditions de vie et meurent avant l'abattage, pourtant prévu cent quatre-vingts jours après la naissance seulement. Des doses massives d'antibiotiques sont administrées aux porcs, ovins et bovins durant l'élevage. Ce qui présente un double danger: ces espèces développent des infections antibiotiques résistantes; les consommateurs avalent à leur insu des doses d'antibiotiques, au risque de rendre leurs propres traitements moins efficaces. En pisciculture, le tableau est encore moins rose: les poissons sont élevés dans des bassins bondés, souillés par leurs déjections. Comme ils se blessent mutuellement à coups de nageoires, des antibiotiques sont saupoudrés sur l'eau afin que les plaies ne dégénèrent pas. Curieusement, avant même que les journalistes d'investigation ou qu'une association militante, L214, fassent sortir ce type d'informations de la filière carnée, un philosophe, Peter Singer, professeur d'éthique appliquée à Princeton, avait largement décrit ces

pratiques dans *La Libération animale* (1975), qui a lancé le concept de **spécisme**. « Les racistes, y écrit Singer, violent le principe d'égalité en donnant plus de poids aux intérêts des membres de leur propre race lorsqu'il y a conflit entre ces intérêts et ceux d'une autre race. Les sexistes violent le principe d'égalité en favorisant les intérêts de leur propre sexe. De même, les spécistes violent le principe de leur propre espèce sur les intérêts plus grands des membres des autres espèces. » En clair, il n'est pas spéciste de tuer un ours blanc pour sauver sa vie; mais il est spéciste de tuer un bœuf pour le manger, car l'animal éprouve plus d'intérêt à rester vivant que nous n'avons de nécessité de déguster son entrecôte.

### NUIRE À LA NATURE ?

L'impact de l'élevage sur l'environnement est ravageur. Qu'il s'agisse d'occupation des terres arables, de mobilisation des ressources en eau potable ou d'émissions de gaz à effet de serre, la chaîne carnée pollue. Or, nous ne sommes qu'au début d'une dynamique difficile à endiguer. La très forte consommation de viande est récente dans l'évolution d'*Homo sapiens*. Pour nos ancêtres chasseurs-cueilleurs, le cuissot d'auroch était plutôt une exception. Avec l'essor de la domestication est apparue une nouvelle civilisation alimentaire, et la viande a même supplanté pour un temps le pain comme aliment principal. Le XV<sup>e</sup> siècle est marqué par la naissance de l'« Europe carnivore », pour reprendre l'expression de l'historien Fernand Braudel; le record de l'époque revenant aux territoires allemands, avec une consommation estimée à 100 kg de viande par personne et par an. Mais le problème tient désormais à la dynamique de la mondialisation. Sous l'effet du rayonnement de la culture américaine et de l'élévation globale du niveau de vie, nous assistons à l'émergence d'une « humanité carnivore », pour citer le titre d'un livre de la philosophe Florence Burgat (*lire, pp. 64-68*). Le jour où les Chinois et les Indiens, encore largement végétariens, consommeront autant de viande que les Américains, la Terre sera trop petite.

### SE NUIRE ?

**M**anger de la viande n'est pas bon pour nous. Jusque-là, la critique jouait sur le ressort de l'altruisme: elle ne s'adressait qu'à ceux qui se soucient du sort des animaux ou de la planète. En philosophie morale, l'idée que nous ayons des devoirs moraux envers nous-mêmes n'a rien d'une évidence. Elle est pourtant chère à Emmanuel Kant, qui affirme dans sa *Métaphysique des mœurs* (1795): « Le premier principe des devoirs envers soi-même est exprimé par cette sentence: Vis



Protéger la nature en renonçant à notre condition d'omnivore, ne serait-ce pas aller contre notre propre nature?



conformément à la nature, c'est-à-dire conserve-toi dans la perfection de ta nature. » Selon cette perspective, nous avons le devoir moral de veiller sur notre propre santé.

En 2005, un rapport du docteur T. Colin Campbell de l'université Cornell a mis en évidence une forte corrélation entre consommation élevée de protéines animales et maladies cardiovasculaires, diabète de type 2, ainsi que certains cancers. Ce rapport a été démolé par les lobbyistes, qui n'ont pas manqué de relever un

défaut de la méthode. Campbell comparait les données biomédicales des Américains et des Chinois, alors que les conditions de vie ne sont pas les mêmes dans ces deux pays... Cependant, dix ans plus tard, de nombreux travaux ont confirmé ces premières conclusions, notamment une étude de référence réalisée par les chercheurs en médecine de l'université Harvard en 2016, croisant des données concernant 132 000 Américains sur trente ans. Conclusion: mêmes corrélations, mêmes pathologies liées aux régimes trop carnés. Fin 2015, une agence des Nations unies, le Centre international de recherche sur le cancer, rangeait, elle, les viandes transformées – les charcuteries – dans la catégorie des « **cancérogènes pour l'homme** ».

Il y a donc trois raisons morales sérieuses d'opter pour le végétarisme ou le véganisme. Pourtant, la plupart des lecteurs de cet article, même s'ils approuvent de tout cœur chacun de ces arguments, ne feront pas le saut. Pas plus que l'auteur de ces lignes. Pourquoi? D'abord, à cause d'un phénomène qu'on appelle, en philosophie éthique, l'*acrasie*: je vois le bien, je le comprends, mais j'agis différemment... Chacun suit sa pente, et les discours moraux ont peu d'efficacité. L'*acrasie* s'explique par l'habitude, la paresse, l'indifférence ou, dans ce cas précis, l'appétit... Cependant, il est aussi une autre cause à l'inertie, plus rationnelle. Le projet de créer une humanité végétarienne souffre d'une contradiction interne. Tout se passe comme si l'on nous demandait, afin de protéger la nature, d'aller contre notre propre nature, en renonçant à notre condition d'omnivore. Un végétarien ou un végane n'est-il pas un homme qui lutte contre son instinct carnivore et réprime l'animalité en lui, au nom même du respect dû aux animaux? Le processus civilisateur nous a toujours commandé de renoncer à des instincts primaires – et il y a largement réussi dans le cas de la sexualité ou de l'agressivité. Pour autant, il n'est pas facile de renoncer à sa nature par amour de la nature. **D**

## DES CHIFFRES QUI COUPENT L'APPÉTIT

**60 MILLIARDS** D'ANIMAUX TERRESTRES ABATTUS CHAQUE ANNÉE POUR NOURRIR L'HUMANITÉ

**1 000 MILLIARDS** DE POISSONS ABATTUS CHAQUE ANNÉE

**1/3** DES TERRES CULTIVABLES DE LA PLANÈTE SONT OCCUPÉES PAR L'ÉLEVAGE

**40%** DE LA PRODUCTION MONDIALE DE CÉRÉALES EST CONSOMMÉE PAR LES ANIMAUX D'ÉLEVAGE

**13 000 L** D'EAU SONT NÉCESSAIRES POUR PRODUIRE 1 KG DE BŒUF

**14,5%** DES GAZ À EFFET DE SERRE ÉMIS CHAQUE ANNÉE DANS L'ATMOSPHÈRE PROVIENNENT DE L'ÉLEVAGE

**80%** DES ANTIBIOTIQUES PRODUITS DANS LE MONDE SONT CONSOMMÉS PAR DES ANIMAUX D'ÉLEVAGE

**9%** DE VÉGÉTARIENS EN ALLEMAGNE CONTRE 3% EN FRANCE

**75%** C'EST L'AUGMENTATION DE LA CONSOMMATION MONDIALE DE VIANDE PRÉVUE D'ICI À 2050

CONSOMMATION CARNÉE ANNUELLE DES FRANÇAIS  
20 KG/AN AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE 60 KG/AN EN 1950 86 KG/AN EN 2014

## SAN ANTONIO

### Victoria Reynolds at UTSA Satellite Space

Victoria Reynolds's clever, meticulously rendered paintings of uncooked meat go beyond the representational concerns of still life to address our refusal to acknowledge what we put in our mouths. As the L.A.-based painter makes staggeringly evident, meat is raw organic matter, streaked with stringy sinew and mottled with roseate fat. Her close-up perspectives draw attention to both the grotesquerie of meat eating and the strangely beautiful textures of uncooked flesh. Painstakingly detailed, with impressive old-masterly technique, her slabs of loin and clusters of animal organs are seemingly found compositions and surrogate biomorphic abstractions. They also offer depictions of actual nature that couldn't look more artificial. As hyperestheticized realist works, the paintings might be admired by Walter Pater or Huysmans's *Des Esseintes*.

This survey of Reynolds's production of the past few years, curated by Frances Colpitt, showed off the work's range. *Tripe on the S-Curve* (1998) portrays a figure eight of pleated tissue that evokes a crepe-paper decoration or Baroque ruff. *Beautiful Uteral Garlands* (1999) is a coiled floral-like arrangement of mysterious pink and flesh-colored organs. Tight close-ups, both compositions dramatize intricate, light-permeated nooks and crannies.

In almost all instances, bizarre filigreed frames complement the compositions. Such kitschy excess adds a parodic element, outrageously suggesting a notion of meat as a decorative embellishment. Held by thick rococo frames, the oval-shaped *Fat Mouth* and *Kiss the Fat* (both 2001) depict beckoning suet orifices. In *Fat of the Lamb* (2001), white fat winds around viscous sinew and muscle as if in emulation of the frame's sinuous acanthus motif. In Reynolds's paintings, the ornamental S-curve finds its source deep within our animal skins.

The paintings' focused details give them a visceral punch even beyond that of meat works by Claes Oldenburg and Marilyn Minter. While sharing the creepy verisimilitude of Paul Thek's meat sculptures, they don't aim for gross-out effects. Reynolds tones down the violence of raw flesh by using appealing shades of off-white and rose. These are affectionately gothic works, whose now long-decayed subjects remain fresh, preserved as two-dimensional painted illusions.

—*Michael Duncan*

Published in *Art in America*, December 2002